



« Sur les chemins des hommes du 144^{ème} régiment d'infanterie dans l'Aisne en 1914 »



La 4^{ème} compagnie du 144 Régiment d'infanterie à Bordeaux peu avant la mobilisation

❖ **Problématiques du projet**

- qui étaient ces hommes derrière l'uniforme du soldat ?
- quels chemins ont-ils parcourus dans notre département ?
- quels ont été leurs destins ?
- quel était leur état d'esprit ?
- quelles étaient leurs conditions de vie et de combat ?
- comment pouvons-nous honorer leur sacrifice et leur mémoire ?

❖ **calendrier du projet**

- rentrée de septembre : 3H : la présentation du projet, la chronologie
- mardi 21 novembre ; journée : ateliers pédagogiques du chemin des dames
- cours année : avancée du projet
- intervenante extérieure, Madame Lebot, artiste : 10H d'atelier artistique
- 15 avril : journée au chemin des dames dans les pas du 144RI en 1914
- hébergement soirée et nuit du 15 au 16 avril
- 16 avril journée : participation à la marche mémorielle de l'offensive Nivelle de 1917 et activités dans les pas du 144 RI en 1917
- 2^{ème} hébergement au CENZUB de Sissonne ? + parcours avenir sur les métiers de l'armée le mercredi 18 avril
- 14 juin : 10^{ème} cérémonie de la cote 140 en présence d'une délégation militaire du 144 RI. Exposition des travaux

1. CHRONOLOGIE DE LA GRANDE GUERRE

2



2 systèmes d'alliances défensives en 1914 :

Triple Alliance : empire allemand + empire austro-hongrois + Italie

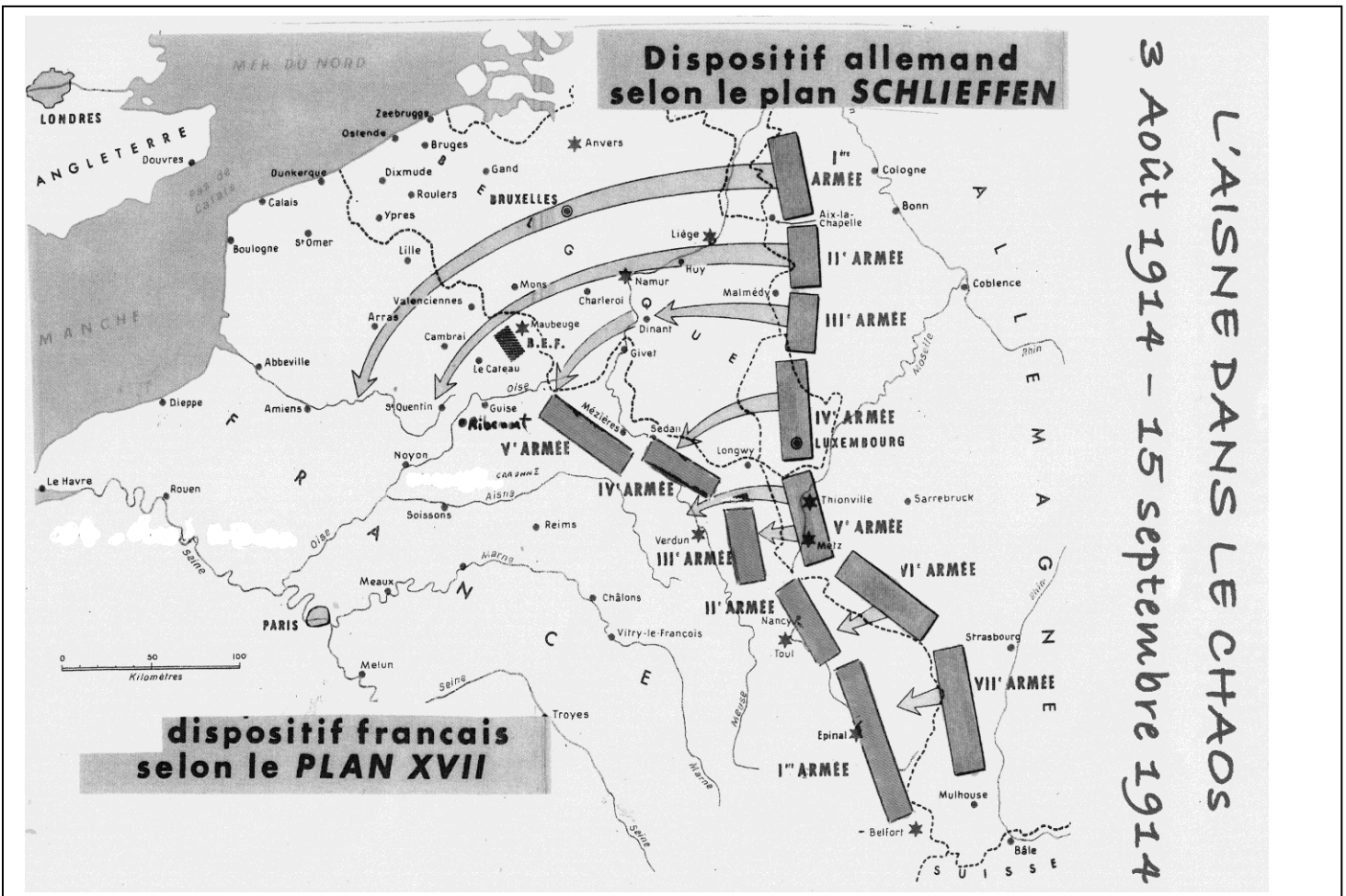
Triple Entente : France + Royaume-Uni + empire russe

2 août 1914 : l'ordre de mobilisation est affiché en France dans toutes les communes

3 août 1914 : l'Allemagne déclare la guerre à la France

24 août 1914 : les armées allemandes envahissent le Nord de la France après l'invasion de la Belgique

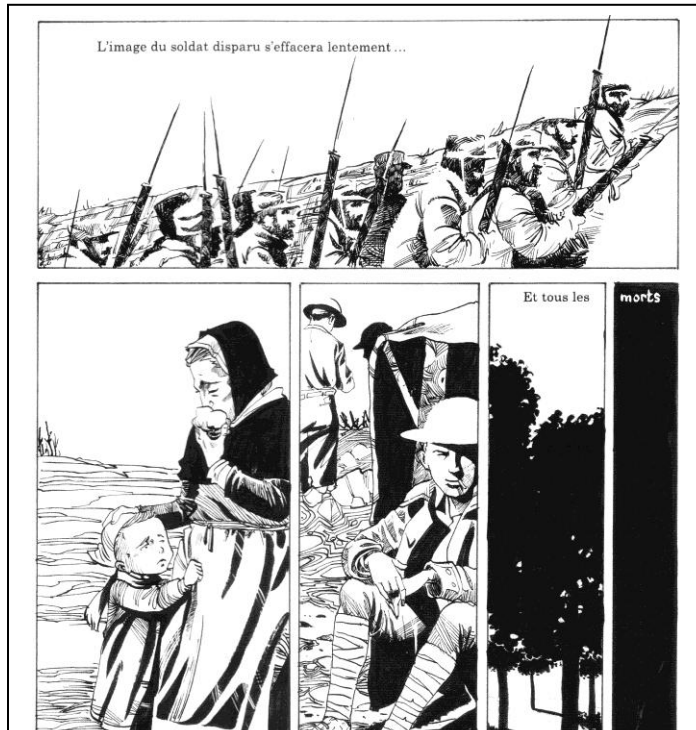
28 août 1914 : l'armée allemande occupe Saint Quentin



Extrait du livre « Les Croix de bois » écrit par Roland Dorgelès en 1919 :

« C'est vrai, on oubliera. Oh, je sais bien, c'est odieux, c'est cruel mais c'est humain... Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur un lit de boue, le cœur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours... la douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond.

On oubliera ! Les voiles de deuil comme les feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois. »



- Et pourtant à Ribemont, nous n'avons pas oublié et nous continuerons d'honorer la mémoire de ces hommes à travers les 62 disparus le 30 août 1914 sur la commune.

Vos camarades de 3B en 2014- 2015 ont réalisé un projet appelé « L'Œil du Tigre » pour le centenaire de la 1ère guerre mondiale (1914/1918). Ils ont réalisé, en outre, une œuvre mémoire pour rendre hommage aux 62 soldats du 144 Régiment d'Infanterie venant de Bordeaux, disparus lors d'un terrible combat le 30 août 1914 sur la cote 140 (près des vergers de Séru, à 2 km de notre collège). Ils étaient commandés par le Capitaine Charles de Menditte, qui dans son carnet tenu chaque jour, a exprimé un vœu pour ces jeunes hommes disparus en ce lieu. Leurs corps disloqués sont encore là et leur sang nourrit cette terre qui est la nôtre.

Pour leur rendre hommage et ne pas les oublier, les ramener à la lumière et leur offrir un lieu de recueillement, les Tigres ont souhaité que chaque année, le 2ème vendredi de juin, une cérémonie soit organisée sur la cote 140. Certains élèves de 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} y ont déjà participé par le collège ou l'école Padieu de Ribemont.

Depuis le 24 août 1914, la 4^{ème} compagnie du 144^{ème} Régiment d'Infanterie venant de Bordeaux, commandée par le capitaine Charles de Menditte, se repliait après la défaite de Charleroi. La formation avait connu un baptême du feu qui avait déjà coûté très cher en vie humaine. Le 30 août 1914 dans le secteur de Ribemont, la compagnie reçut l'ordre d'assurer la protection d'un régiment d'artillerie chargé de retarder l'avancée des Allemands et permettre ainsi aux armées de se réorganiser pour reprendre l'offensive. Au cours de cette mission 62 hommes ont perdu la vie dans des conditions dramatiques. Ces extraits des carnets de Charles de Menditte vont vous l'expliquer.

Extraits des carnets de guerre du capitaine de la 4^{ème} compagnie du 144 Régiment d'infanterie, Charles de Menditte, transmis par le Général Alain Fauveau, son petit-fils.

« Par quel miracle puis-je écrire ces lignes ? Dieu m'a protégé visiblement car je suis passé indemne à travers la plus effroyable tempête d'obus que l'on puisse imaginer.

Au Nord-Ouest de Pleine-Selve s'allonge une croupe à peine plus élevée que le reste du plateau mais ses pentes Nord et Ouest dévalent sur l'Oise et on y jouit d'un panorama superbe sur toute la vallée. En ce point coté 140 sur la carte d'état-major, je voudrais voir s'élever une grande croix dressant vers le ciel ses deux bras étendus. Cet emblème de la douleur et du sacrifice serait vraiment à sa place sur cette crête où mes hommes ont été fauchés comme le blé mur et où j'ai connu la minute la plus douloureuse de ma vie militaire.

Le 30 août à 4 heures du matin, je reçus l'ordre de partir avec ma compagnie et la 2^{ème} compagnie placée sous mes ordres, pour servir de soutien à un groupe d'Artillerie qui s'était mis en batterie au Nord-Ouest de Pleine-Selve. On se battait fortement depuis la veille et après un succès qui nous avait fait prendre pied sur la rive droite de l'Oise, il avait fallu reculer. Les Allemands occupaient donc les hauteurs de cette rive.

C'était un dimanche, il faisait un temps radieux. Pas une haie, pas un arbre, pas une maison ne cachait le terrain à la vue. Il suffisait de placer des groupes de manière à ce qu'ils puissent battre les pentes et de ne montrer que le moins de monde possible. Mon installation fut rapidement faite et sans être inquiété par l'ennemi.

J'étais avec le sous-lieutenant Maigret au centre du dispositif, face au village de Lucy quand je fus rejoint par le colonel Dunal commandant le 24^{ème} d'Artillerie, qui venait contrôler mes dispositions. Nous causions à peine depuis une minute quand 6 coups de canon partirent derrière la crête dominant Lucy et 6 obus frappèrent le sol autour de nous. L'un d'eux passa tellement près de ma tête que mon képi fut emporté par le vent du projectile et que je fus renversé. Par miracle, personne ne fut atteint, le colonel et ses compagnons disparurent à bonne allure derrière la crête et je restai seul sur le terrain après avoir ramassé mon képi.

Il était 11 heures quand cette salve arriva, cela nous promettait de l'agrément. Quelques instants après, les shrapnells commencèrent à tomber sur les groupes que j'avais placés. Le plus exposé était celui de Maigret¹, il ne broncha pas. Il n'en fut pas de même de certains autres qui reculèrent sans ordre et plus loin que ne le commandait la situation et le devoir militaire. J'allai les chercher pour les ramener et fus plutôt sec à l'égard des gradés qui les commandaient.

Revenu à mon poste d'observation, j'aperçus à la lorgnette des mouvements de troupe dans la vallée. Les Allemands la traversaient et je vis passer successivement un bataillon d'infanterie, une compagnie de mitrailleuses et une batterie d'Artillerie.

J'envoyai le renseignement à notre artillerie qui resta muette. En revanche les canons allemands arrosèrent le terrain que j'occupais, blessant à quelques pas de moi un de mes agents de liaison. Bientôt l'ennemi commença à déboucher au pied des pentes, il était urgent d'aviser. Je donnai l'ordre à un peloton qui était à l'abri de se porter à la cote 140 et tandis qu'il exécutait ce mouvement, j'allais trouver Maigret qui, assis sur une gerbe d'avoine, suivait à la lorgnette la manœuvre allemande avec le beau calme dont il ne s'est jamais départi.

J'étais sûr de lui comme de moi, aussi je lui donnai l'ordre de rester où il était quoi qu'il advint et de ne battre en retraite que quand je lui ferais le signal suivant : les bras en croix, un képi dans chaque main. Puis je partis rejoindre le peloton que j'avais envoyé à droite.

La batterie allemande qui me guettait depuis le matin tirait sans arrêt, couvrant la croupe de ses obus ; aussi quand j'arrivai à la cote 140 je trouvai la section qui y était parvenue dans une attitude peu martiale, les hommes accroupis les uns contre les autres ne songeant qu'à se

¹ Le sous-lieutenant Maigret, âgé de 28 ans, commandait une section de la 4^{ème} compagnie. Son carnet de guerre relate aussi cet épisode. Il a été grièvement blessé à Craonne en septembre 1914.

cachez ; et pendant ce temps, à moins de 1400 mètres, une batterie allemande se disposait à déceler.

Sous une pluie de shrapnels, je déployai mes hommes et leur fis ouvrir le feu sur les Allemands, quelques chevaux tombèrent mais je ne pus empêcher la mise en batterie et au bout d'un instant, je voyais à la lorgnette les 6 trous noirs des 6 pièces braquées sur nous.

Au même instant arrivait la section du sergent-major. Les hommes apeurés s'étaient tassés comme des moutons craignant l'orage. Aussi quand ils franchirent la crête, ils eurent de cruelles pertes et, affolés, vinrent se dissimuler derrière un mince taillis qui n'avait pas 25 mètres de côté mais qui offrait à l'ennemi un superbe point de repère pour régler son tir. J'essayai de faire sortir mes hommes de ce couvert que je sentais fatal, mes efforts furent vains. Eperdus, ils se coulèrent à plat ventre dans le taillis, se croyant sains et saufs parce qu'ils ne voyaient plus l'ennemi. Une trombe de fer et de feu s'abattit sur nous, deux batteries croisaient leur feu et l'effet de ces 12 canons à tir rapide fut terrifiant.

Les obus arrivaient en rugissant, nous couvrant de balles, d'éclats, de terre, de débris de toutes sortes, ils fouillaient le boqueteau, brisant les arbres, coupant les membres et défonçant les poitrines des malheureux qui y étaient cachés. Le bruit formidable des explosions ne tarda pas à être couvert par les cris affreux des malheureux mutilés qui dressaient vers le ciel leurs moignons sanglants.

Spectacle d'horreur et d'effroi, mes hommes étaient sans doute trop jeunes et trop peu trempés pour le supporter car au moment où mon adjudant-chef, mon sergent-major et un autre sous-officier, gravement blessés se retiraient et où j'étais moi-même renversé par un obus, les débris de mon peloton prirent la fuite poursuivis par les shrapnels allemands qui firent leur œuvre de mort dans ce troupeau auquel la panique enlevait jusqu'à l'instinct de la conservation. A la vue de ce sauve-qui-peut, j'éprouvai une douleur poignante. Quoi de plus cruel pour un chef que d'être abandonné par ses hommes sur le champ de bataille ! Je m'écriai « Vous allez donc me laisser seul ! » A cet appel suprême, un caporal et 6 hommes revinrent la tête basse et muets comme des ombres se ranger à mes côtés.

La secousse avait été trop forte, l'émotion eut raison de mon énergie et au milieu de mes morts et de mes blessés, je pleurai tandis que les obus me fouettaient le visage de leur souffle de mort mais respectaient une vie à laquelle je tenais bien peu en cette cruelle minute.

Ma défaillance fut de courte durée, je serrai en silence la main du caporal Joffre et de ses vaillants compagnons. J'étais trop ému pour dire un mot et du reste eux aussi partageaient mon trouble car je vis couler des larmes silencieuses sur leurs joues pâlies.

Il ne restait plus aux abords de ce petit bois que des morts et des blessés dont les cris déchirants nous serraient le cœur. « Mon capitaine ne m'abandonnez pas ! Oh, tuez-moi, je souffre trop ! » J'ai encore dans les oreilles ce cri d'agonie d'un malheureux qui tordait dans une mare de sang un tronc dont les jambes avaient disparu.

Mes compagnons s'étaient éloignés soutenant les hommes capables de marcher encore un peu et je quittai le dernier ce champ de mort en proie à une détresse infinie.

Les Allemands concentraient leur feu sur le petit groupe qui, alourdi par les blessés, regagnait lentement le couvert protecteur d'un chemin creux que j'avais désigné. Les obus déchiraient le sol autour de nous ou éclataient en l'air avec leur miaulement aigu de chat en colère ; je ne prêtais aucune attention à ce vacarme extérieur, insoucieux de ma vie mais pourtant, dans une immense tristesse, très attentif à tout ce qui pouvait sauver mes hommes.

Je les arrêtai dans le chemin creux et, prenant deux képis, j'escaladai le talus pour regarder si Maigret était resté sous la rafale. Je l'aperçus à l'endroit où je l'avais laissé et je me plaçai de manière à bien me détacher du ciel resplendissant de cette admirable journée d'août. Je mis mes bras en croix et restai ainsi jusqu'à ce que Maigret eut répondu à mon signal. Il fut long à m'apercevoir. C'était narguer la mort mais je l'aurais reçue avec joie et puis je voulais montrer aux braves qui m'escortaient que j'étais digne de leur dévouement.

Maigret me rejoignit avec une section diminuée par des pertes assez sensibles mais très en main. C'est avec 46 hommes que je battis en retraite sous le canon et la mitrailleuse allemande, il n'y avait plus personne sur cet immense plateau. Mon régiment, l'Artillerie que je soutenais, étaient partis sans me prévenir, les fractions même qui avaient été mises sous mes ordres avaient disparu sans me rendre compte. C'est sans doute pour cela que les Allemands firent à 110 hommes l'honneur de 12 canons pour les décimer.

Je laissais sur le plateau de Pleine-Selve 62 hommes, c'est à dire 60% de l'effectif que j'avais engagé. J'y laissais surtout l'illusion que j'avais eu jusqu'alors de pouvoir conserver ma troupe autour de moi sous n'importe quel feu, tant que je ne faiblirais pas moi-même. J'ai eu un chagrin profond et pourtant le lendemain quand mes fuyards un peu honteux ont rallié le groupe stoïque des 46 fidèles, je n'ai pas eu pour eux un mot d'amertume. Mon âme d'officier ne donne pas l'absolution à leur faute mais mon cœur d'homme excuse ces pauvres enfants de n'avoir pu recevoir sans broncher l'avalanche de fer et de feu qui s'abattit sur nous, car il faut avoir vécu ces minutes d'horreur pour comprendre ce que notre situation avait d'inhumaine. Nous étions en rase campagne, aucune troupe amie n'était en vue, mes hommes ont subi l'impression déprimante qu'ils étaient décimés seuls et sans possibilités de se défendre. Ils m'ont cru tué quand je suis tombé, cela explique leur faute sans l'excuser.

Aussi je m'incline très bas devant l'héroïsme de ce caporal Joffre et de ses six camarades² qui, ayant cédé à la panique, ont quitté les fuyards à mon appel et sont venus braver la mort à mes cotés. Leur geste si simplement courageux eut sa récompense car Dieu protégea mes fidèles et je ramenai ma phalange intacte.

Le soin avec lequel j'ai choisi le cheminement ne suffit pas à expliquer l'invulnérabilité de ma troupe. Une intervention plus puissante que la mienne s'est produite. Une chose reste certaine c'est que le contraste si différent entre le sort des deux troupes, traversant le même terrain, sous

² Les soldats Lacroix, Laborie, Martin, Lafosse, Nescraillles et Betgen.

la même pluie d'obus, frappa vivement mes hommes. A partir de ce jour, ils furent persuadés que leur salut était derrière moi et depuis je les ai vus se presser peureusement dans mes traces chaque fois que nous avons été dans une situation critique.

Dans cette fuite générale, mon camarade de promotion Lamarche, commandant la 11^{ème} compagnie, ne m'avait point oublié, et seul avec une poignée d'hommes, il m'attendit à l'entrée de Pleine-Serve, se laissant dépasser par les débandés de la 2^{ème} compagnie et par ma 1^{ère} section dont le chef ne voulut pas rester avec lui sous prétexte que j'étais parti depuis longtemps. Lamarche me connaissait, il savait que quand on me donne l'ordre de tenir, je tiens et c'est grâce à lui que j'ai su dans quelle direction il fallait battre en retraite. Pendant 5 kilomètres nous transportâmes sur une chaise l'adjudant-chef Arnoux traversé par une balle de shrapnel et il faut croire que ma petite troupe faisait encore une mâle contenance puisque le Général Exelmans me garda avec mes 46 hommes pour couvrir le repli.

La nuit tombait ; soudain une colonne de fumée s'éleva d'une ferme située à 1500 mètres environ et bientôt des flammes immenses illuminèrent le ciel de leur clarté sinistre. C'était la ferme de Ferrières que nos soldats venaient d'incendier car ils y avaient été reçus à coups de revolver et on venait d'y découvrir un poste de télégraphie sans fil et de téléphone, relié à l'armée allemande. C'était un nid d'espions sur nos arrières ; il avait du signaler à l'ennemi tout ce que nous avions fait pendant ces deux jours.

Quand j'arrivai près de la ferme, il faisait nuit noire mais l'incendie grondait, les toits s'effondraient lançant au ciel des gerbes d'étincelles. C'était un spectacle d'une beauté terrifiante.

Plus trace du régiment, mais en revanche je trouvai sous les grands arbres qui bordaient la route, le drapeau du 57^{ème}, celui du 144^{ème} et trois sections de ces deux régiments. Quel butin pour quelques cavaliers audacieux ! Il y avait là réuni par le hasard d'une retraite en désordre, tout ce que la brigade avait de plus précieux, et pour garder le tout, mes 46 fidèles épuisés et le capitaine Lamarche³ avec une trentaine d'hommes de la 11^{ème} compagnie.

Brisé de fatigue et d'émotion je m'assis au pied d'un grand chêne et tandis que les murs de la ferme culbutaient avec fracas, je me demandai avec angoisse si nous n'étions pas pour de bon sur la route de la défaite, et pour la première fois depuis le début de la campagne, je connus le découragement. A quelques pas de moi, deux jeunes officiers échangeaient à mi-voix des réflexions plus pessimistes encore que les miennes. Cela me dicta mon devoir et refoulant mes sombres pensées, j'allai les reconforter par quelques mots auxquels je croyais à peine et pour changer le cours des idées, je déclarai tout net qu'il était 23 heures du soir, que je n'avais rien mangé depuis 9 heures du matin et que j'étais mort de faim. On trouva 2 boîtes de sardines, un peu de pain et nous partageâmes en frères ce modeste repas."

³ Le capitaine Lamarche commandait la 11^{ème} compagnie du 144^{ème} R.I.

2. QU'EST-CE QUE LE 144 RI EN 1914 ?



- ❖ C'est un régiment d'infanterie cantonné en Gironde, à Bordeaux.
- ❖ L'infanterie c'est l'ensemble des troupes combattantes à pied.

❖ La mobilisation

Le dimanche 2 août 1914, l'ordre de mobilisation générale fut officiellement affiché et annoncé par le tocsin sonné par toutes les cloches des églises de France. La nouvelle s'était propagée instantanément dans Bordeaux où l'émotion fut intense. Le régiment procéda aussitôt à la distribution des équipements de guerre au personnel d'active. Le lendemain, la guerre était officiellement déclarée entre la France et l'Allemagne.

En 1914, la France mobilisa près de 2.000.000 hommes et mit sur pied de guerre 5 Armées constituées par 83 divisions d'Infanterie et 10 divisions de Cavalerie regroupées en 21 Corps d'Armée. En 15 jours l'armée quadrupla ses effectifs de temps de paix.

Le 18^{ème} Corps d'Armée était constitué de 2 divisions d'Infanterie dont les personnels étaient recrutés dans le Sud-ouest. Chaque division comprenait deux Brigades :

La 35^{ème} Division, était composée du 6^{ème} R.I. de Saintes, du 123^{ème} R.I. de La Rochelle formant une première Brigade, et du 57^{ème} R.I. de Libourne et du 144^{ème} R.I. de Bordeaux formant la 70^{ème} Brigade

- Un régiment de Cavalerie à 4 escadrons.
- Un régiment d'Artillerie à 4 groupes de canons de 75mm.
- Un bataillon du Génie.
- Des unités de service et de logistique.

❖ Composition et organisation du 144^{ème} Régiment d'Infanterie

Formation d'active en garnison à Bordeaux, le 144^{ème} R.I. était un régiment de 3374 hommes dont 60 officiers, 150 sous-officiers et 3164 hommes de troupe. Ce personnel était réparti en 4 bataillons de 4 compagnies dont l'effectif était d'environ 250 hommes effectuant un service militaire de trois ans⁴, soit 1000 hommes environ par bataillon. Chaque compagnie disposait d'une section de mitrailleuses.

Le régiment disposait de quelques moyens de transport :

- 180 chevaux dont les chevaux de selle pour les officiers.
- 62 véhicules dont 13 à 4 roues et 49 à 2 roues : ambulances, outillage, vivres, bagages, caissons de munitions de bataillons, compagnies, mitrailleuses... et quelques bicyclettes pour les estafettes et agents de liaison.

⁴ La loi de trois ans fut votée en août 1913 par le Parlement.

D'après le travail d'Alain Fauveau

Dès le 2 août à Bordeaux, la 4^{ème} compagnie quitta la caserne pour aller occuper un théâtre de la ville affecté comme cantonnement de mobilisation. C'est là que la compagnie reçut son renfort d'effectif qui fut équipé dans la journée. Certains hommes mobilisés venaient d'être libérés après avoir effectués un service militaire de trois ans. Le Capitaine Charles de Menditte reçut en particulier les recommandations des parents du sous-lieutenant Maigret et du soldat Gasqueton, "*qui lui confièrent leur bien le plus précieux*".

A la mobilisation, le soldat était autant que possible, équipé avec la tenue et l'équipement réglementaire de l'époque : pantalon garance, vareuse et capote bleu, képi rouge et son bandeau bleu horizon pour le rendre moins voyant sur le terrain, souliers à clous, , ceinturon, bandoulières et cartouchières en cuir, fusil Lebel et mitrailleuse, havresac avec le matériel de campement et de rechange.

Le soldat français était fier de sa tenue et notamment de son pantalon rouge : « *Quelle chance d'avoir nos pantalons rouges ! Nous faisons des coquelicots dans les guérets, où l'Anglais kaki et l'Allemand vert de gris se confondent avec les mottes de terre ou les touffes d'herbes. On nous voit mieux, on nous vise mieux. Mais du moins ne serons-nous pas fusillés par nos frères, par nos amis... L'uniforme couleur nature, kaki, gris-vert, réséda, invite à la marche rampante, au défilement, au couvert. Et nos pantalons rouges poussent à l'assaut, forcent à la ruée endiablée...* » Telle est la réflexion datée du 18 août, notée par le Sous-lieutenant Maigret dans son carnet de route.

Comme dans toutes les grandes villes de garnison, le 144^{ème} Régiment d'Infanterie défila dans Bordeaux derrière sa musique militaire et devant une foule enthousiaste avant d'embarquer dans les trains qui devaient l'amener en Lorraine. Ces défilés étaient destinés à rassurer les populations, et montrer que l'armée était bien équipée et prête à gagner la guerre dont la durée. Le Sous-lieutenant Maigret nota le 5 août « on a fleuri les soldats, on applaudit, on crie des vivats. Dans les rues que nous traversons entre deux haies de foules, quelques femmes pleurent ; mais beaucoup injurient l'ennemi, excitent les soldats à la haine »

La cérémonie présidée par le Général de Mas-Latrie se déroula sur la place St-Bruno. Après avoir salué le Drapeau, le colonel Gauthier prononça un discours dans lequel "... *je comprends qu'il s'agit d'aller donner à notre Drapeau le baptême du sang et d'y inscrire de nouveaux noms.*"

Le Drapeau du Régiment portait déjà quatre noms de victoires où il s'était illustré pendant les campagnes napoléoniennes : Lutzen et Bautzen en 1813, Champaubert et Montmirail en 1814.

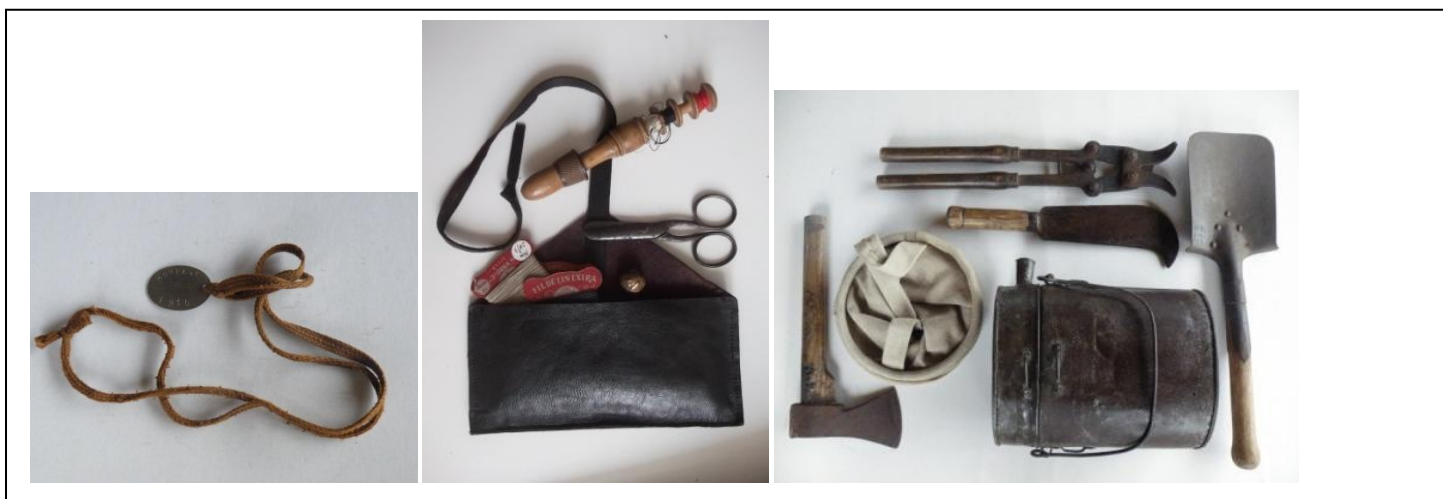
❖ **La devise du Régiment** était "*Fais ce que dois, advienne que pourra !*"

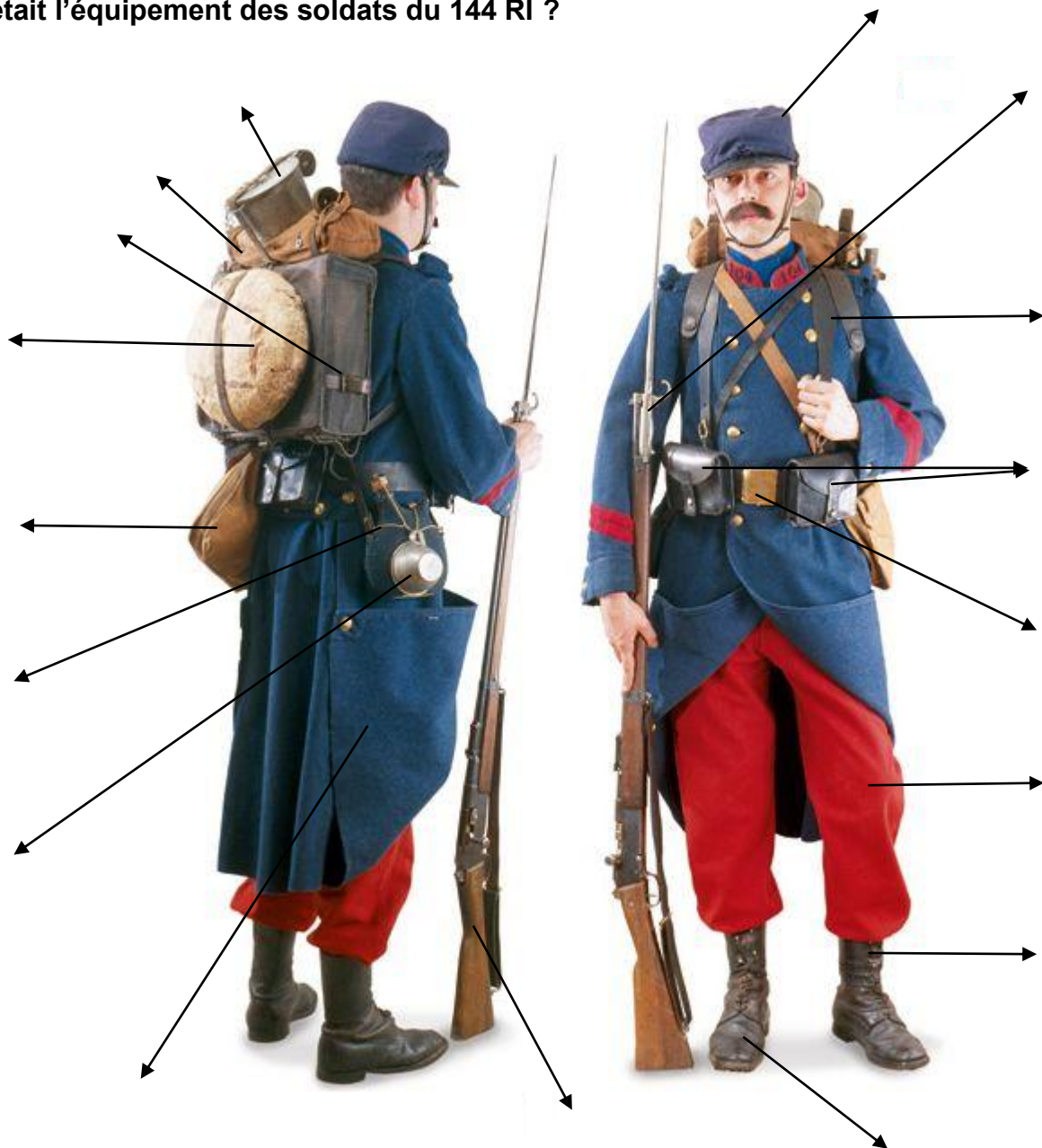
❖ **L'équipement des soldats**

Les hommes reçoivent un uniforme (képi, veste, capote, pantalon, bretelles, chemises, cravate, caleçons, guêtres et chaussettes) et de brodequins à clous ; l'équiper avec pour chaque homme un havresac, une musette, un bidon, un peigne, deux mouchoirs, une boîte à graisse, quatre brosses, un savon, une trousse à couture (ciseaux, bobine de fils, dé à coudre, aiguilles et collection de boutons), un paquet de pansements (une compresse en gaze, une bande de coton et deux épingles de sûreté), une gamelle, une cuillère, une fourchette, un quart, douze pains de guerre (soit 1,5 kg, pour deux jours), une boîte de conserve (500 g de bœuf salé ou de potage condensé), des sachets de petits vivres (200 g de riz ou de légumes secs, 72 g de café en tablette soluble, 64 g de sucre et 40 g de sel), un ceinturon, trois cartouchières et un porte-épée-baïonnette.

Pour chaque escouade quatre grandes gamelles, quatre marmites, deux seaux en toile, un moulin à café, deux sacs à distribution et des outils (pioches, pics, haches, scies articulées et pelle-bêche).

Chaque homme doit porter autour du cou une plaque ovale d'identité en aluminium (avec d'un côté son nom, son prénom et sa classe, de l'autre sa subdivision de région et son numéro matricule).





(Mle= modèle)

Identifie les éléments de l'équipement

Le barda avec le **havresac** Mle 1893, surmonté de sa **couverture** et de sa **gamelle** MLE 1852

La **musette** Mle 1892 contient les brodequins de rechange, les vivres, les objets personnels

Les **cartouchières** Mle 1888

Le **seau de toile** Mle 1881

Le **képi** Mle 1884 recouvert de toile bleue Mle 1913

La **capote** gris de fer bleuté Mle 1877

Le **ceinturon de plaque** Mle 1845

Le **bidon** d'un litre Mle 1877

Le **quart** Mle 186

Le **pantalon** rouge garance Mle 1867

Les **jambières** Mle 1913

Les **brodequins** cloutés Mle 1912

Le **fusil Lebel** Mle 1886/1893, 4.415 kg

La **baïonnette** Mle 1888

Les **bretelles de suspension** Mle 1892

❖ Organisation du commandement en août 1914

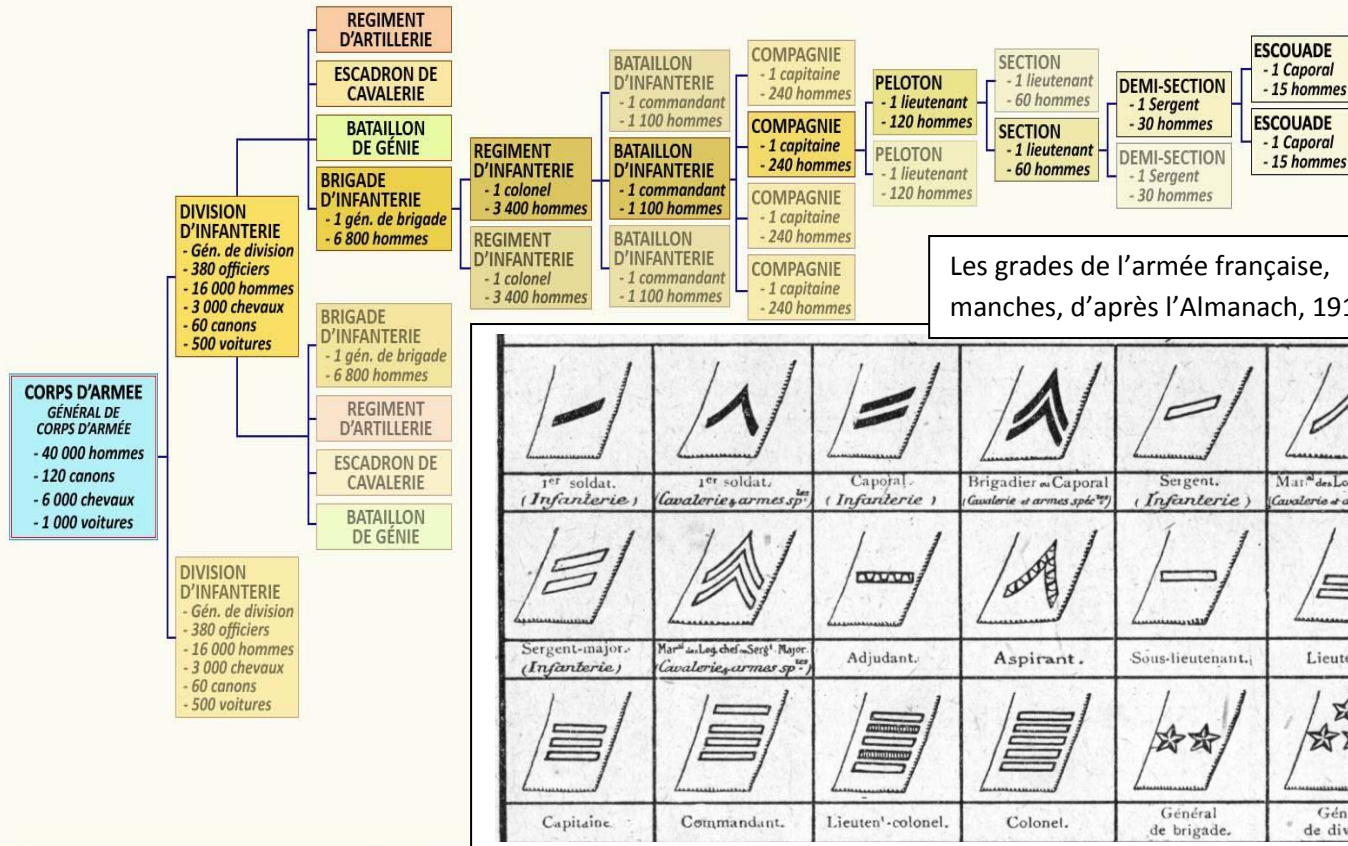
- Colonel Gaultier, commandant le régiment.
- Lieutenant-colonel Betbédar, commandant en second.
- Capitaine Cahn, adjoint au chef de corps.
- Lieutenant Miss, officier des détails.
- Lieutenant Haon, officier d'approvisionnement.
- Lieutenant Marsan, officier téléphoniste.
- Lieutenant Delbos, porte Drapeau.
- Médecin major, docteur Rambaud.
- Chef de musique Sarrant, assisté de trois lieutenants, Bentegeat, Pucheux et Issaly.

1 ^{er} Bataillon	2 ^{ème} Bataillon	3 ^{ème} Bataillon
- Commandant Fly Sainte-Marie, - Sous-Lieutenant Ducourt (R), officier adjoint. Médecins : docteurs Sieur et Dubourg.	- Commandant Bessan, - adjoint. - Médecin : docteur Plantier.	- Commandant Petitjean-Roger, - adjoint. - Médecin :
1^{ère} compagnie - Capitaine Bonnaudet, - Lieutenant Seguin, - Lieutenant Lescure (R). - Sous-Lieutenant Minard Granchamp (R)	5^{ème} compagnie - Capitaine Nodiome, - Lieutenant Clot, - Lieutenant Lheureux.	9^{ème} compagnie - Capitaine Didier, - Lieutenant Hubert, - Lieutenant Soulé - Susbielle.
2^{ème} compagnie - Capitaine Thomiré, - Lieutenant Sedillot, - Sous-Lieutenant Dubois (R)	6^{ème} compagnie - Capitaine Chauvin, - Lieutenant Sirand, - Lieutenant Capeyron.	10^{ème} compagnie - Capitaine Darolles, - Lieutenant Lasnes, - Lieutenant Hughes.
3^{ème} compagnie - Capitaine Février, - Lieutenant Costedoat, - Lieutenant Cardey.	7^{ème} compagnie - Capitaine Etcheverry, - Lieutenant Marty, - Lieutenant Laurent	11^{ème} compagnie - Capitaine Lamarche, - Lieutenant de Floris, - Lieutenant Coupeau. - Lieutenant Bissey.
4^{ème} compagnie - Capitaine de Menditte, - Lieutenant Abel (R), - Sous-lieutenant Maigret (R)	8^{ème} compagnie - Capitaine Olivier, - Lieutenant Buller, - Lieutenant Grasseau. - Sous-Lieutenant de Cardenaud.	12^{ème} compagnie - Capitaine Roux, - Lieutenant Genais, - Lieutenant Ducasse.

(R) = officier de réserve.

D'après Alain Fauveau, le Vagabond de la grande guerre, 1988

STRUCTURE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1914



La mobilisation de 1914 est subdivisée en trois périodes : d'abord la période de couverture (du 2 au 7 août) pendant laquelle les réservistes sont appelés sous la protection des troupes de couverture, puis la période de concentration des gros (du 8 au 13 août) pendant laquelle les troupes d'active et de réserve sont déplacées vers la frontière et enfin le début de la période des grandes opérations (du 14 au 18 août) pendant laquelle les troupes territoriales, les parcs et la logistique sont mis en place.

Rappel des réservistes : Tous les hommes ne sont pas mobilisés en même temps, mais de façon progressive selon le statut du mobilisé. La date impérative d'arrivée au dépôt (indiquée en jours après le premier de la mobilisation) figure sur le fascicule de mobilisation du livret militaire devant être conservé par chaque homme pendant ses 28 ans d'obligations militaires (trois ans dans l'active, onze dans la réserve, sept dans la territoriale et sept dans la réserve de la territoriale)

Les 880 000 hommes de l'active, soit les classes 1911, 1912 et 1913 (nés entre 1891 et 1893, 21 à 23 ans) sont déjà dans les dépôts et casernes. Ils sont rejoints par les 2 200 000 hommes de la réserve, soit les classes 1900 à 1910 (nés entre 1880 et 1890, 24 à 34 ans) ; puis par les 700 000 hommes de la territoriale, soit les classes 1893 à 1899 (nés entre 1873 et 1879, 35 à 41 ans ; la réserve de la territoriale, soit les classes 1887 à 1892, n'est pas immédiatement mobilisée (elle sera incorporée pour les plus jeunes à partir du 16 août). Le transport de tous ces réservistes et territoriaux de leur domicile à leur dépôt d'affectation (« centre de mobilisation ») se fait essentiellement par voie ferrée, d'où une première phase, dite « de mobilisation », qui est un vaste chassé-croisé de 10 000 trains de voyageurs traversant la métropole dans tous les sens et transportant gratuitement les mobilisés en tenue civile. « Il est recommandé aux hommes convoqués de se mettre en route avec deux chemises, un caleçon, deux mouchoirs, une bonne paire de chaussures ; se faire couper les cheveux et emporter des vivres pour un jour »